Mercure de France.
FRC. 3.
25225.A
Case Fre
22891

RÉVEILLEZ-VOUS.

CHERS & honnêtes concitoyens ! les vrais amis de la patrie commencent à s'alarmer de l'abyme que la furibonde ariſtocratie, réduite aux abois, creuſe chaque jour ſous vos pas ; ils en ſondent avec effroi la profondeur, & ſe hâtent de vous la montrer. A la vue de cette multitude d'écrits incendiaires contre l'auguſte Aſſemblée nationale, contre tous les protecteurs & défenſeurs de votre liberté, que la rage de vos ennemis vomit à chaque inſtant, qu'elle ſeme avec une incroyable profuſion dans la ville & les campagnes pour vous ſéduire & vous entraîner avec eux dans le crime, on ne ſait s'il faut plus s'étonner de l'excès de leur criminelle audace, que de votre patience à ſupporter cet excès.

Juſqu'ici vous les avez mépriſé, ces écrits abominables que la haine, la vengeance, l'hypocriſie & la ſoif du ſang ont produit ; mais ils ſe multiplient à tout inſtant & ſous toutes ſortes de formes ; on les diſtribue gratuitement ; on les met dans les poches des ouvriers, des artiſans, des villageois ; les vils émiſſaires de leurs auteurs vont porter ce poiſon juſqu'au fond des villages les plus reculés, pour préparer par-tout à la fois le ſuccès du projet infernal de contre-révolution qu'ils méditent depuis long-temps, & qu'ils ne cachent plus aujourd'hui.

Remarquez même que c'eſt aux approches du jour fixé par la loi pour renouveller à la fois dans tout le royaume la moitié des municipalités, que la fureur de vos ennemis renouvelle & redouble ſes coupables efforts pour vous entraîner à faire les mauvais choix dont ils ont beſoin, pour vous enchaîner par l'autorité que vous leur confierez à eux-

THE NEWBERRY LIBRARY

mêmes ou à leurs secrets partisans, & pour vous immoler ensuite plus facilement à leur vengeance. Ils n'osent se flatter de séduire la multitude ; ils savent qu'elle est trop éclairée pour donner dans les pieges grossiers qu'ils lui tendent ; ils savent que deux années de réflexions lui ont fait connoître ses droits, sa force, le prix de sa liberté, & qu'elle s'est armée pour la défendre. Mais leur but est de la diviser d'opinion, pour diviser sa force physique & ses suffrages dans les élections, & pour pouvoir y faire dominer les listes qu'ils fabriquent entr'eux. Ils espérent séduire au moins les plus foibles d'entre vous par leurs écrits trompeurs ; par les premiers séduits, corrompre la fidélité des parents & amis de ceux-ci ; & comptant sur la foiblesse & l'insouciance des uns, sur l'ignorance & la timidité des autres, produire la diversion qu'ils désirent, & fortifier leur parti de la défection de tous ceux-là.

Pour parvenir à vous rendre complices de leurs horribles complots, de leurs criminels desseins contre la Nation & ses augustes Représentants, auxquels vous devez le prochain bonheur qui vous est assuré, si vous persévérez dans la juste confiance que vous avez en eux ; contre le bon Roi que vous aimez, dont ils trahissent les sentiments pour vous abuser sous son nom, que vous saurez bien défendre vous-mêmes contr'eux s'ils se permettent d'exécuter leur coupable projet de se saisir de lui ; & contre la sainte religion que vous professez, dont leur bouche sacrilege ne fait retentir le nom à vos oreilles que pour vous armer les uns contre les autres sous ce nom respectable, que pour couvrir de ce vain prétexte la soif des honneurs, des richesses & du pouvoir qui les dévore, l'orgueil, la vengeance & les fureurs qui les animent : ils vous disent dans leurs infâmes écrits que l'Assemblée nationale veut renverser le

trône & l'autel ; ils font tous leurs efforts pour vous exciter à lui retirer la confiance que vous lui devez, & pour vous soulever contr'elle.

Ils vous trompent, citoyens ; l'auguste Assemblée vouloit rompre vos fers, & l'a déjà fait ; la constitution qu'elle établit assure votre liberté, prépare votre bonheur, & plus encore celui de vos enfants, parce que vous aurez vaincu pour eux les obstacles que la rage de l'aristocratie vous oppose, & vous leur laisserez le plus précieux héritage qu'un pere puisse laisser à sa famille ; il sera d'autant plus glorieux pour eux & pour vous, qu'ils le devront à vos souffrances passageres & à votre courage.

Loin d'attaquer le trône, elle l'a raffermi, & lui a rendu son vrai lustre, en purgeant les marches de ce trône des brigands décorés qui l'infectoient de leurs vices & de leurs dépravations ; elle a délivré le Roi de l'influence désastreuse des vils courtisans qui le forçoient à leur prodiguer le prix de la sueur du peuple & ses dépouilles : par un acte libre de la générosité nationale, elle a fait du Roi des François le plus riche des potentats de l'Europe, & lui a rendu le service signalé, & bien cher au cœur de Louis XVI, de régner sur une nation libre, & de ne régner que par les loix.

Loin d'attaquer la religion, l'auguste Assemblée a fait tout ce que le corps politique pouvoit faire pour elle. Ses principaux ministres, qui, au mépris de la religion même, veulent toujours s'identifier avec elle pour séduire plus facilement les peuples, la déshonoroient par les vices les plus scandaleux, par l'orgueil le plus révoltant, par l'abus le plus évident des immenses richesses que le clergé avoit usurpé sur la nation pendant les siecles d'ignorance, & dont il osoit se dire propriétaire ; ils achevoient dans celui-ci de la détruire par l'impiété de ceux mêmes

qui étoient le plus richement payés pour l'enseigner & la propager; elle périssoit dans leurs mains. L'Assemblée nationale l'a ressuscitée, en détruisant, par la puissance souveraine de la Nation & du Roi, les causes essentielles de son extinction. Par les droits inconteſtables de tous les souverains, elle a décrété une nouvelle organisation politique du clergé, par laquelle il est rappellé à son institution essentielle & primitive; & si le clergé la trouve trop gênante pour lui, c'est une preuve de plus de sa grande dépravation actuelle, & de la pressante nécessité de le réformer. Cette organisation, sanctionnée par le Roi, est une loi inviolable du royaume; & quiconque, sous les vains prétextes que l'orgueil enfante, mais que la raison & la religion désavouent, ose entreprendre de s'y soustraire, devient, par le fait même, criminel de lese nation.

Ainsi elle a rendu à la Nation ses droits & sa dignité; au Roi, le pur éclat de sa couronne, avec la vraie puissance que son cœur ambitionne, celle de faire le bien, & d'empêcher ses ministres, par leur responsabilité, de faire le mal en son nom; à la religion & aux mœurs, les moyens les plus essentiels de reprendre leur empire; à l'agriculture, au commerce & aux arts, ceux de devenir bientôt plus florissants que jamais; enfin à chaque citoyen, la faculté de s'illustrer, de s'ennoblir par sa vertu & son mérite personnel.

Mais elle a en même temps abattu la puissance despotique & tyrannique des ministres & de leurs agents; des grands, du haut clergé, & des cours souveraines, qui ont été si souvent l'effroi de nos Rois & de la Nation; elle a humilié l'orgueil de la noblesse, qui, s'isolant elle-même du corps de la Nation par son faste & ses dédains, osoit se croire du sang des dieux, se considérer comme une espece différente

des autres hommes, & comme un intermédiaire néceſſaire entre le Roi & la Nation ; elle a détruit le régime féodal, aboli les dîmes eccléſiaſtiques ; puni, par de juſtes retranchements les déprédateurs, & dépouillé le clergé de ſes antiques uſurpations. Ses bienfaits pour vous ſont innombrables ; mais chacun de ces bienfaits paroît un crime à ceux qui ont forcé ſa juſtice à ſévir contr'eux, & ils ſe réuniſſent tous aujourd'hui pour vous ſoulever contr'elle, pour vous tromper au nom de la religion qu'ils profanent, au nom du Roi qu'ils haïſſent en vous diſant qu'ils le ſervent, & pour vous faire combattre pour eux contre vous-mêmes.

Voilà, citoyens, la horde peſtiférée qui conſacre tous ſes efforts à vous ſéduire. Ces hommes, déjà ſubjugués par les loix, & hors d'état de vous nuire ſi vous les abandonniez à eux-mêmes, connoiſſent votre juſte attachement à la ſainte religion catholique, & c'eſt de ce côté-là qu'ils vous attaquent. Comptant étourdir votre ſimplicité par leurs clameurs, ils vous diſent, ces hypocrites, qu'elle eſt en péril, que le proteſtantiſme va rapidement remplacer le catholiciſme ; & pour mieux vous tromper, ils inventent & diſtribuent à profuſion la fable du prétendu maſſacre des catholiques de Nîmes, de Montauban, &c., lorſqu'eux ſeuls ſont coupables de toutes les horreurs qui ont été commiſes dans ces villes. Ils ſaiſiſſent avidement tous les prétextes que leur offre les circonſtances pour calomnier l'Aſſemblée nationale ; ils lui reprochent la liberté d'opinions qu'elle a accordée aux proteſtants ; comme ſi cette liberté, tant qu'elle ne trouble pas l'ordre public, n'étoit pas de droit naturel ! comme ſi, dans le même cas, l'homme peut avoir d'autre juge de ſes opinions que Dieu même & ſa propre conſcience ! Ils lui reprochent ſur-tout d'avoir refuſé de déclarer,

à la demande des évêques, que la religion catholique romaine étoit la seule religion nationale. Ah ! sans doute elle l'auroit déclaré, car c'étoit le vœu exprimé dans beaucoup de bailliages, & par-tout celui du clergé. Mais quand elle s'est apperçue que ce décret si violemment demandé par le clergé, n'étoit qu'un piege tendu à sa bonne foi ; qu'il alloit, par les sourdes menées de ses chefs, allumer les torches du fanatisme, devenir dans leurs mains le signal de nouvelles persécutions contre les protestants, & de la guerre civile la plus implacable dans toutes les parties du royaume, elle auroit été bien coupable envers la Nation, si elle l'avoit exposée à un si grand malheur. Elle a eu la sagesse de rejeter le texte littéral qui présentoit de si grands dangers, & d'en décréter l'équivalent en d'autres termes : les fourbes, les hypocrites & les ignorants ont calomnié sa prudence, qui déconcertoit tous leurs funestes projets ; mais tous les bons & vrais catholiques ont applaudi à cette prudence nécessaire qui sauvoit l'état.

Ainsi donc, citoyens, laissez hurler ces vindicatifs intolérants : le protestantisme n'a rien de dangereux pour nous ; il n'existeroit même pas sans l'orgueil, la cupidité insatiable & l'excessive ambition de la cour de Rome & du haut clergé, qui aimerent mieux, dans le seizieme siecle, laisser démembrer la société chrétienne en Europe, que de se soumettre à une réforme indispensable, exigée depuis plusieurs siecles, toujours promise & toujours artificieusement éludée. Une haine juste contre les vices & les odieux abus d'autorité de la cour de Rome & du clergé de l'Europe fit les protestants ; la diversité dans les dogmes n'en fut que la suite, le prétexte ; & la politique de quelques souverains saisit ce moyen pour faire une séparation qui pourroit aisément cesser bientôt en France ; car s'il existoit quelques moyens humains

de réunir toutes les sociétés chrétiennes à la communion catholique, la nouvelle organisation du clergé de France est le plus sûr pour en préparer l'exécution. Ainsi elle est, sous tous les rapports, un bienfait de l'Assemblée nationale pour la religion comme pour la nation, & tout indique qu'une divine providence en a dirigé le plan.

Ces forcenés ennemis du bien public, altérés de sang & de carnage, qui voudroient vous faire servir d'instrument pour commencer la guerre civile qu'ils ne peuvent entreprendre que par votre secours, & qu'ils désirent avec ardeur pour satisfaire leur haine, leur ambition, leurs vengeances particulieres, se peignent, dans leurs détestables écrits, comme ayant déjà à leur disposition des forces considérables & suffisantes pour exécuter leur plan de contre-révolution. Ils y font une longue & fastueuse énumération de la noblesse du royaume, prête à voler au secours du Roi pour le délivrer de sa prétendue prison; des amis du clergé, prêts à s'armer pour maintenir la religion, qu'ils vous disent en péril; des partisans de l'ancienne magistrature, qui résiste à l'abolition de sa prétendue souveraineté & de la vénalité de ses offices; enfin, de tous les corps supprimés ou réformés, qui déguisent, sous le faux prétexte du bien public, leur intérêt direct à rétablir, à perpétuer tous les abus de l'ancien régime, dont vous avez été si long-temps, si cruellement victimes, & terminent par vous inviter, par vous solliciter de vous réunir à eux.

Citoyens! ils vous trompent & vous outragent; ils vous trompent, car ce vain étalage de forces n'a pour but que de vous intimider pour vous séduire plus facilement; & chaque ligne de leurs infâmes écrits décele leur foiblesse. Ils ne vous appelleroient pas à eux s'ils pouvoient se passer de vous; vous seriez

déjà les victimes de leur sanguinaire fureur. Ils savent fort bien, & on ne sauroit trop vous le répéter, afin que vous n'en doutiez jamais, qu'ils ne peuvent rien du tout sans vous ; ils savent que vous êtes le corps essentiel de la nation, dont leur fureur les sépare aujourd'hui, comme autrefois leurs privileges ; ils savent que les troupes de ligne nationales appartiennent à la nation, qui paie leurs services, qu'elles sont attachées aux vrais intérêts de la patrie, qu'elles l'ont assez bien prouvé, & que si la plupart des principaux officiers qui les commandent se classent eux-mêmes, par habitude & par intérêts particuliers, parmi vos ennemis, ils sont la très-foible portion de l'armée, & fort peu redoutables ; ils savent, & n'en doutez pas, que si votre foiblesse, votre insouciance, votre ignorance, & sur tout vos fautes, ne leur prêtent pas des forces, ils sont incapables d'agir, de rien entreprendre contre vous ; ils savent enfin que, dans tous les cas, si vous savez vous défendre de leurs séductions, vous serez toujours vingt contre un. Et voilà pourquoi ils vous poursuivent avec tant d'activité par leurs lâches écrits, pour vous solliciter de vous unir à eux : cette énorme dépense qu'ils font, deviendroit un profit pour eux s'ils pouvoient réussir à vous corrompre, & deviendroit pour vous une source de misere.

Non-seulement ils vous trompent, vous venez de le voir, mais ils vous outragent audacieusement. Car en vous présentant sans cesse le tableau de la misere de quelques-uns de vous, dont ils augmentent volontairement & journellement les causes pour réduire les plus malheureux à la nécessité d'accepter leur or empoisonné, ils vous supposent, citoyens, assez foibles pour composer avec eux, assez ignorants pour ne pas démêler le piege grossier que leur hypocrisie vous tend, assez perfides pour anéantir

l'heureuſe révolution dont le courage des braves Pariſiens vous prépara les fruits l'année derniere, aſſez ennemis de vous-mêmes & de vos enfants pour renoncer à l'heureuſe conſtitution qui vous rend libres & bientôt heureux, aſſez lâches pour abandonner à leur fureur l'auguſte Aſſemblée nationale qui a tout fait pour vous ; ils vous ſuppoſent aſſez ingrats pour livrer à leurs vengeances vos fideles Députés, qui, entourés le 23 juin 1789 des baïonnettes que le deſpotiſme dirigeoit contr'eux, ſe dévouerent courageuſement à la mort pour faire triompher votre cauſe ; qui s'engagerent, par un ſerment ſolemnel, à ſoutenir ſans relâche, à défendre juſqu'à la fin vos plus chers, vos plus grands intérêts ; qui, depuis lors, abandonnant leur ſanté, leurs affaires, leur fortune, affrontant pour vous tous les dangers, mépriſant les atroces & intariſſables calomnies dont vos ennemis n'ont ceſſé de les accabler pour les faire renoncer à leurs devoirs, & ſe repoſant ſur vous ſeuls du ſoin de venger leur honneur pendant qu'ils combattent pour vous avec les armes de la raiſon & de la juſtice au milieu de l'arene effrayante où vous les avez envoyés, conſument leurs forces & leur ſanté, les jours & les nuits à remplir fidellement tous leurs engagements. Enfin ils vous ſuppoſent tout à la fois aſſez foibles, aſſez lâches, aſſez perfides pour déshonorer à jamais, par votre union avec eux, le glorieux titre de citoyens François dont la conſtitution vient de vous décorer, & vous réunir à ces infâmes traîtres envers la Nation, la Loi & le Roi, dont ils oſent encore ſe dire les amis & les ſoutiens. Quel outrage, citoyens ! ne mérite-t-il pas toute votre indignation ?

Mais ne les craignez pas, puiſqu'ils n'ont pour toutes reſſources contre vous que le menſonge, la calomnie, l'hypocriſie & l'aſtuce, qui prouvent leur

foibleſſe ; & ces odieux moyens ſont bien impuiſſants quand ils ſont démaſqués. Oppoſez-leur la fierté du courage, un ſaint reſpect pour les loix, une juſte reconnoiſſance pour l'Aſſemblée nationale, un amour reſpectueux, & plus ſincere que le leur, pour le Roi, une ſainte fidélité à votre religion, & le calme que produit le ſentiment de la force, appuyé ſur l'honneur, la raiſon & la juſtice. Mais ſurveillez-les journellement, car le ſerpent a plus de ruſe & de venin que de force : il vous importe donc de les connoître.

Ces ennemis de votre liberté, de votre repos, ſe trouvent aujourd'hui dans toutes les claſſes. Le clergé, la nobleſſe, la finance, la magiſtrature comptant ſur vous, ne déguiſent plus leur courroux ni leurs deſſeins ; la vengeance comme l'intérêt les a tous réunis ; ils ont fait de nombreux partiſans dans les claſſes de négociants des grandes villes, qui participoient ou eſpéroient de participer aux avantages des abus d'adminiſtration & de protection de l'ancien régime ; ils ſont répandus & s'agitent à la fois dans tous les départements ; ils ſont auſſi fort près de vous & dans votre propre ville, dont la poſition favoriſant leurs projets, entretient leurs plus douces eſpérances. Eh ! comment pourriez-vous douter de la proximité des premiers, & des ſentiments anti-patriotiques des autres ? Les écrits incendiaires des premiers vous ſont diſtribués tous les jours ſortant de la preſſe & encore mouillés : le foyer de leur fabrication eſt donc évidemment à votre porte ; vous êtes témoins journellement dans les cafés, les ſpectacles & tous les lieux publics, du dédain inſultant que les autres affectent pour la cocarde nationale, qui eſt, dans toutes les autres villes de France, le ſigne public du patriotiſme, dont le Roi n'a pas dédaigné de ſe décorer ; de leurs efforts pour diſcréditer par leurs diſcours inſolents, & diſſoudre par

leur exemple la garde nationale, qui fait par-tout l'appui & la force de la conſtitution ; de leurs déſirs, de leurs clameurs concertées pour vous faire déſarmer, pour faire entrer & réſider dans votre ville des troupes de ligne, ſur-tout étrangeres, afin qu'ils puiſſent, au moment favorable, vous aſſujettir par la force, s'ils n'ont pu vous corrompre par la ſéduction ; enfin, de leur inſouciance affectée pour leur inſcription ſur les regiſtres des citoyens actifs, afin de vous en dégoûter auſſi par leur exemple ſcandaleux. Citoyens ! vous en êtes témoins tous les jours ; & plus frappés de l'audace de leurs diſcours & de leurs actions que de leur nombre, vous ſouffrez cet affront ! juſqu'à quand le ſupporterez-vous ? Depuis que la loi a reconnu que tous les citoyens ſont égaux en droits, ce n'eſt plus le ton de hauteur & d'arrogance de quelques-uns qui décide ce qui eſt à faire, mais le nombre qui exprime la volonté générale : faites donc connoître la vôtre ſur des objets ſi importants.

Depuis la rebellion déclarée, & les proteſtations publiées par le ci-devant chapitre primatial de Lyon, vous ne pouvez plus douter que le clergé de votre ville joue le premier rôle dans les claſſes ennemies qui vous excitent à la révolte. Il eſt en effet connu que ce chapitre, qui réunit à toutes les prétentions eccléſiaſtiques celles de la nobleſſe, fait en tout cauſe commune avec celle ci ; les preuves en ſont abondantes. Il eſt connu que c'eſt par ſes ſoins, ſous ſa direction, & preſque ſous ſes yeux, que tous ces affreux écrits ſont imprimés ; qu'il en eſt le premier diſtributeur immédiat ; qu'il eſt ſecondé dans cette diſtribution par beaucoup d'autres eccléſiaſtiques, & qu'enſuite caché dans le fond de la ſcene, il fait diſtribuer abondamment & gratuitement le reſte par des ſubalternes ſoldés. Il eſt connu que ce

chapitre & les autres qui l'imitent, pour éloigner, en les intimidant, les acheteurs des biens nationaux, disent hautement qu'ils rentreront bientôt dans leurs biens, qu'ils les reprendront où ils les trouveront, que les acheteurs seront ruinés, & qu'à force d'intrigues & de sourdes menées, ils sont parvenus à faire retarder l'estimation des biens nationaux de la campagne, dont ils étoient possesseurs. Il est connu que l'évêque métropolitain de Lyon, sommé de venir prendre possession de son siege, a refusé; & vous apprendrez sans doute bientôt que l'administration l'aura forcé d'obéir, & à défaut, elle vous invitera à en élire un autre pour le remplacer. Il est connu que votre évêque, en vertu d'une coalition convenue avec la plupart des autres évêques de France, qui ont constamment refusé de prêter le serment civique, fait défendre par ses dociles grands-vicaires de donner l'absolution à ceux qui acheteroient des biens nationaux, ainsi qu'aux religieux & religieuses sortis, ou qui seroient disposés à sortir de leur couvent, comme la loi du royaume le leur permet; qu'il est très-activement secondé dans cet abus de ses pouvoirs par un *monseigneur* subalterne qui tyrannise sous vos yeux toutes les consciences qui ne sont pas assez éclairées pour se soustraire au poids de sa lourde influence.

C'est ainsi que votre évêque & ses grands vicaires auxquels l'évangile commande de vous donner l'exemple de la soumission aux loix, de l'obéissance aux puissances temporelles, tant qu'elles n'attaquent pas directement votre foi, abusent de l'évangile & des loix pour vous révolter contre elles, trompent & tyrannisent vos consciences pour s'assurer par votre secours les fruits de leur rébellion. Eh! qu'a donc de commun la foi avec les honneurs, les immunités & les richesses qui les ont corrompu, & dont ils

oſent ſe montrer encore ſi avides ? c'eſt ainſi que votre orgueilleux chapitre primatial compoſé de trente-deux prêtres, qui, à l'exception de quelques jours ſolemnels, ne paroiſſent jamais à l'autel, qui jamais ne prêchent, ne confeſſent, & qui conſumant tout leur temps dans une coupable diſſipation, ſont complettement inutiles à la religion & à ſon culte ; c'eſt ainſi, dis-je, que ce chapitre, fier de ſa rébelle coalition avec les chapitres nobles & autres du royaume, a l'impudence de ſe prévaloir auprès de vous de ſon antique & anti-chrétienne ſouveraineté ſur une partie de votre ville ; de réclamer au nom de la religion des dignités, des diſtinctions, des privileges qui la déshonorent, des revenus immenſes uſurpés ſur vos peres, & oſe vous exciter par ſes ſourdes menées à le ſuivre, à le ſeconder dans la révolte qu'il embraſſe comme dernier moyen d'en conſerver la poſſeſſion. Vous ne pouvez donc plus vous diſſimuler que le clergé humilié, puni & réformé malgré lui, marche à la tête de vos ennemis.

Mais, citoyens, ne vous en étonnez pas, l'hiſtoire impartiale de dix ſiecles vous convaincra que ce corps le plus orgueilleux, le plus ambitieux, le plus vindicatif, le plus redoutable aux rois & aux nations, ne ſut jamais conſentir à aucune réforme durable ; que s'il fut forcé quelquefois de plier ſous l'empire de la néceſſité ; ce fut toujours avec le deſſein d'en éluder les effets à la premiere occaſion ; qu'il fut toujours à cet égard auſſi rébelle aux décrets des conciles, qu'aux ordres des puiſſances ſéculieres ; qu'il ne fut jamais attaqué impunément dans aucune de ſes uſurpations utiles ou honorifiques ; que ſa vengeance éclata de tous temps par l'effuſion du ſang des peuples qu'il fut toujours agiter violemment par le fanatiſme & la

ſuperſtition pour ſes intérêts particuliers ; enfin qu'il ne reſtoit plus en France d'autres moyens d'unir ce corps à la nation, dont il voulut toujours être ſéparé, que de le décompoſer, de le dépoſſéder, d'anéantir ſon exiſtence politique & anti-religieuſe, & de l'organiſer de nouveau pour les ſeules fonctions de ſon miniſtere, qui fut & ſera toujours ſaint & ſacré, malgré les vices hideux dont la plupart de ſes membres ſont infectés.

Cependant, citoyens, la juſtice d'accord avec votre propre intérêt, exige que vous ne confondiez pas les coupables avec les innocents ; & le nombre de ces derniers eſt très-grand. Indépendamment de la multitude des curés & des vicaires des villes & des campagnes que l'ambition & les richeſſes n'ont pas corrompu, il y a, même dans l'épiſcopat, des modeles de charité, de déſintéreſſement, & de toutes les vertus chrétiennes ; il exiſte parmi les ſimples bénéficiers, dans tous les chapitres, dans toutes les claſſes eccléſiaſtiques, & dans les cloîtres un grand nombre d'hommes vertueux, éclairés, bons citoyens, appelés par une ſainte vocation à leur miniſtere, & qui en rempliſſent dignement tous les devoirs au milieu de la corruption qui les environne ; ils méritent votre eſtime ; votre reſpect, votre confiance ; ſubjugués en ce moment par des conſidérations humaines qui compriment leur franchiſe & leur vrais ſentiments, ils n'oſent peut être pas ſe déclarer auſſi hautement qu'ils le devroient, & ils vous reſtent ſuſpects. Mais attendez que les loix miſes en activité, en ce qui concerne leur état, leur ait rendu la liberté ; alors vous les trouverez tels qu'ils ſont, & vous les reconnoîtrez à leur zele, à leur active charité ; vous reconnoîtrez auſſi que la divine providence, qui veille ſur le lis & le paſſereau, les a ſéparés de

la masse de corruption, les a réservés à être le germe de la régénération du clergé, le salut de votre sainte religion, & votre consolation au milieu des orages dont vous menacent les méchants. Mais surveillez de près les autres, faites les rougir de leurs vices; démasquez leur hypocrisie, & déjouez leur horribles complots, sans attenter jamais sur leurs personnes; car l'humanité les protege, leur caractere ineffaçable, quoique souillé, est autour d'eux un double rempart, & le moindre attentat sur eux vous rendroit doublement criminels.

Citoyens, vous connoissez assez toutes les classes ennemies intéressées à vous nuire; apprenez maintenant leurs projets, & ne les craignez pas, car si vous êtes sages ils resteront certainement sans succès. Mais il vous est utile de savoir que nos ennemis ont calculé sur vos fautes; que celles que quelques-uns de vous ont commises, au mépris de toutes les loix, en juillet dernier, leur ont procuré tous les moyens sur lesquels ils calculent encore aujourd'hui; & cette connoissance vous rendra plus prudents à l'avenir.

A l'époque qui vient d'être citée, votre ville jouissoit de la tranquilité; votre garde nationale nouvellement organisée, faisoit le service nécessaire à votre sûreté; le régiment de Somnemberg, que la défiance de quelques-uns retenoit dans l'inaction, mais dont la conduite sage & modérée dans les circonstances les plus délicates avoit mérité la confiance générale, pouvoit sans danger vous soulager dans ce service; votre injuste défiance contre lui servit vos ennemis. Ils projetterent dès-lors de vous lasser du service en refusant de le partager avec vous, & de vous faire ensuite commettre quelque faute éclatante qui obligeroit la municipalité à demander pour la sûreté publique des forces étran-

geres. Ceux qui dans les lieux publics, comme dans leurs sociétés privées, continuent de se croire en possession du droit qu'ils avoient usurpé sous l'ancien régime, de disposer à leur gré de la volonté & de la destinée de tous les citoyens, eurent l'insolence de refuser leur service lorsqu'ils furent commandés pour la garde des postes, & demanderent hautement des troupes de lignes pour le faire à leur place ; leur refus devint bientôt général, & vous eutes l'extrême foiblesse de le souffrir sans les en faire punir comme vous le deviez. Citoyens c'est là votre premiere faute ; elle fut bien grave, vos alarmes actuelles en sont la suite. Là nombreuse désertion de ces lâches vous laissa seuls chargés du fardeau du service ; vous fûtes accablés de son poids ; il devint bientôt trop lourd pour vous, & le vuide remarquable dans vos postes, dégarnis la nuit comme le jour, fit sentir le besoin de prendre de nouvelles précautions. C'est-là qu'ils vous attendoient ; il ne leur manquoit plus qu'un prétexte spécieux pour obtenir les troupes de ligne désirées sans s'exposer à votre indignation ; il fut bientôt trouvé.

Vous gémissiez sous le poids accablant de l'impôt des octrois de votre ville ; l'Assemblée nationale vous invitoit à se supporter encore, jusqu'à ce qu'elle pût s'occuper suivant son désir & le vôtre du soin de vous soulager ; mais des factieux secondant les desseins de vos ennemis, persuaderent malheureusement à quelques-uns de vous que vous ne deviez accorder aucun délai, & ces hommes séduits vinrent en tumulte obliger la municipalité à leur accorder la suppression totale des barrieres ; tel fut le premier fruit de leur séduction. Quelques jours après ce coupable essai qui ne pouvoit avoir un long succès, & qui vous a fait néanmoins, ainsi qu'aux finances de la ville, une plaie qui saignera long-

temps, une troupe effrénée, dont les chefs étoient salariés pour le désordre, force l'hôtel-de-ville & d'autres postes, commet des violences, établit pour quelques instants une anarchie déshonorante dans votre ville ; & par ses excès assure le triomphe de vos ennemis.

La municipalité, chargée sous sa responsabilité du maintien de l'ordre & de la sûreté publique, se vit donc obligée de requérir un secours extraordinaire. Elle reconnut qu'un régiment de plus suffiroit ; mais le rusé parti aristocrate saisissant cette occasion de vous asservir, fit mouvoir ses agents auprès du ministre, qui ne la négligea pas, car il commit quatre régiments pour appaiser les troubles de Lyon, & leur donna pour commandant un officier général aussi ennemi que lui de la révolution, & tout dévoué à ses ordres.

Votre municipalité composée d'hommes honnêtes qui paroissent ne vouloir que le bien, mais encore peu habitués à l'esprit de la constitution, ne voulut recevoir dans vos murs qu'un second régiment, & fit pour son logement une faute dont les conséquences peuvent devenir très-graves. Très-certainement votre ville n'est point destinée au séjour habituel d'aucunes troupes de lignes ; leur séjour ne doit y être qu'accidentel, borné chaque fois à la durée du besoin qui les auroit fait requérir ; aussitôt que ce besoin est passé, elles doivent quitter la ville ; quand la paix y regne, vos administrateurs ne peuvent vous refuser de requérir leur départ ; c'est donc à vous, citoyens, d'y tenir la main pour l'intérêt de votre liberté, & pour ne pas vous surcharger des dépenses considérables que leur séjour vous occasionera toujours. Le décret du 23 janvier, sanctionné par le Roi, le 7 avril 1790, (in-8°. tom. 2, pag. 9, à Lyon, chez Faucheux) prescrit que, dans le cas où vous vous trouviez, les troupes

requiſes doivent être logées chez tous les citoyens indiſtinctement, ſans aucune exception, & chez chacun en nombre proportionné à ſa fortune & à l'étendue de ſon logement ; cette loi ſage vous garantit d'un ſéjour de troupes plus long que le beſoin ne l'exige ; mais vos audacieux pédagogues qui déſiroient retenir juſqu'au dénouement, celles qui venoient d'être requiſes, & qui ſe ſeroient laſſés avant la plupart de vous de l'embarras de les loger chez eux, trouverent moyen de faire éluder cette loi. La municipalité, qui n'eſt pas encore aſſez déſaccoutumée de l'uſage de l'ancien régime de compter le vœu des citoyens par la qualité plutôt que par le nombre des votants, eut l'imprudence de prendre le déſir intéreſſé de ceux-là pour l'opinion publique qu'elle n'avoit point conſultée, & dans ſon erreur elle prit ſur elle d'interpréter le décret concernant le logement, quoique la loi lui interdiſe toute interprétation ; elle convertit le logement preſcrit en une preſtation d'une paire de draps exigée également de chaque citoyen aiſé, & ne s'apperçut pas ſans doute, que par cette égalité arbitraire elle contrevenoit aux proportions établies par la loi pour toute impoſition, & quelle ſatisfaiſoit à très-peu de frais les déſirs de ceux qui ſe déclarent hautement les ennemis de la révolution.

Par cette diſpoſition, le régiment de la Mark, l'un des plus ſuſpects de toute l'armée, & auſſi celui ſur leſquels vos ennemis comptent le plus pour l'exécution de leurs projets, fut introduit dans vos murs, & ſans doute y reſtera long-temps ſi vous le ſouffrez. Les deux autres régiments, & un corps de chaſſeurs à cheval furent cantonnés dans le voiſinage de votre ville, où ils ſont encore ſans aucun beſoin connu, prêts à ſe montrer chez vous au premier ordre de leur général. Les pouvoirs connus

de cet officier général, ſont bornés au commandement des troupes *envoyées auprès de Lyon*, qui ne peuvent y entrer qu'autant qu'elles en ſont requiſes par la municipalité, & doivent en ſortir au premier ordre de ſa part: ſa miſſion ne lui donne aucune qualité, autorité ni commandement dans votre ville; mais agent fidelle dus miniſtre ennemi qui l'a nommé, confident ſecret des ſiniſtres projets concertés contre votre liberté, il n'a ceſſé juſqu'ici d'établir des prétentions contraires à vos plus chers intérêts, ſur tous les objets qui peuvent favoriſer le deſſein de vos ennemis, de vous aſſervir par les troupes qui ſont à ſes ordres. La municipalité fidelle à ſon devoir & à l'exercice de ſes propres droits, a rejeté conſtamment ſes aſtucieuſes prétentions; mais le ruſé agent, toujours aiguillonné par le parti auquel il eſt dévoué, ne s'en eſt point rebuté; il n'a fait que changer de formes pour renouveller ſes demandes avec la précaution de n'en laiſſer aucune trace par écrit. Par ce nouveau ſtratageme employé tantôt par lui-même, tantôt par les commandants des corps qui lui ſont ſubordonnés, il tend chaque jour de nouveaux pieges à votre municipalité; & ſi celle-ci par prudence, & pour ne pas l'expoſer ſans néceſſité aux ſuites de votre indignation, a cru devoir publiquement pallier les faits, & n'en pas faire mention ſur ſes régiſtres, il ſait bien que ſi vous ſommiez tous les témoins des délibérations auxquelles ſes inſidieuſes demandes ont donné lieu en octobre & novembre, de dépoſer ſous la foi du ſerment ce qu'ils ſavent ſur les faits & articles, il ſeroit accablé de preuves qui conſtateroient leur vérité, & ne reſteroit déchargé que de quelques exagérations ou circonſtances inexactes que les ruſées précautions qu'il a priſes rendent très-ordinaires en pareil cas.

Citoyens! voilà les moyens que votre imprudence,

que vos fautes du mois de juillet dernier ont préparé à vos ennemis : voici l'emploi qu'ils projettent d'en faire.

Ils vous destinent pour maire, pour commandant de votre garde nationale, pour officiers de votre état major, des hommes qui ont juré votre perte ; & pour officiers municipaux quelques citoyens que vous estimez, mais connus assez foibles pour se laisser gouverner à leur gré, & beaucoup d'autres fermement attachés à leur parti. Comme ils ne peuvent réussir pour ces élections, que par vos suffrages, c'est pour vous disposer à les leur accorder, en vous révoltant contre l'Assemblée nationale & contre les vrais patriotes, qu'ils ont fait pleuvoir sur vous cette immensité d'infâmes écrits sur lesquels ils comptoient pour vous séduire ; se proposant, s'ils y parvenoient, de vous faire connoître par leurs vils agents subalternes la liste préparée pour laquelle ils veulent vos suffrages. Devenus maîtres de vous & de votre ville par le succès de ces élections, & sur-tout par celles du maire & des chefs de la garde nationale, s'ils ne peuvent pas réussir dans toutes, ils appellent aussi-tôt les deux princes qui sont à Turin, & qui sont tous prêts à paroître à Lyon au premier signal de leur part, accompagnés de tous les François réfugiés à Turin, Chambéri, Nice, dans l'Italie & dans la Suisse. L'officier général à la tête des régiments à ses ordres, qu'il entretient dans un entier dévouement à son parti, & notamment celui de la Mark dont les officiers se signalent tous les jours par de nouvelles impertinences contre vous & la nation, se transporte jusqu'au Pont de Beauvoisin pour ouvrir l'entrée en France des princes & de leurs troupes, & pour protéger leur arrivée à Lyon, où le parti ennemi, alors en force, se déclarera ouvertement contre vous. En même temps les régiments que les ministres ont eu la précaution

de parsemer, sous tant de vains prétextes, dans les départements qui vous avoisinent leveront le masque, & s'uniront à ceux qui sont dans le vôtre, pour protéger l'arrivée du Roi à Lyon; & aussi-tôt la guerre civile, dont par tout la rage de vos ennemis a préparé le germe, éclatera dans toutes les parties du royaume avec toute la fureur de leur vengeances; mais comme pour ébranler votre fidélité, il faut, disent-ils, vous émouvoir par votre propre intérêt: ces lâches, témoins de la détresse de plusieurs de vous, suite de la cessation ordinaire en cette saison, de votre travail, vous tromperont; car ils vous diront, ils commencent même à le dire, que le Roi dégoûté de résider à Paris, fixera sa résidence à Lyon; qu'il fera de votre ville la capitale du royaume, & que dès-lors on n'y verra plus d'indigents. Les fourbes! ils esperent en vous trompant ainsi, en vous promettant ce qui certainement ne se réalisera pas, de vous trouver assez lâches pour trahir la nation entiere, & vous rendre l'exécration de tous les François.

Citoyens! leurs affreux projets vous sont connus: ralliez-vous au plutôt; déjà l'union des clubs populaires, patriotiques a déconcerté une partie de leur plan d'élections, achevez de les déjouer par votre vigilance. Leurs chefs se cachent, mais ils sont connus; c'est pour ne pas les exposer à votre juste colere qu'un sentiment d'humanité, dont ils se rendent indignes, vous tait encore leurs noms; mais ils vous seront bientôt révélés, s'ils ne brisent pas promptement leurs infernales presses, s'ils ne renoncent pas complettement à leurs infâmes complots; le patriotisme veille sur eux, & un seul mot peut les écraser.

De votre côté, citoyens, achevez paisiblement vos élections; ne donnez vos suffrages qu'à des hommes dont la probité & le patriotisme seront bien

éprouvés ; redoublez d'attention & de prudence pour le choix de votre maire & des chefs de votre garde nationale ; votre salut en dépend. Tenez-vous en garde pour ces élections, contre tous ceux qui par leur naissance, jadis distinguée, & l'emploi fastueux de leurs richesses, par leurs liaisons & leurs habitudes, & par leur attachement à l'ancien régime, ont intérêt à une contre-révolution. Hier, fiers & dédaigneux envers vous, aujourd'hui devenus flatteurs & carressants pour capter vos suffrages, demain puissants par le pouvoir que vous auriez mis dans leurs mains, ils en abuseroient pour vous trahir, & vous feroient payer peut-être bien chérement, leur dépit secret d'avoir été obligé d'abaisser leur orgueil jusqu'à vous caresser pour obtenir leurs élections. Mais défiez-vous aussi de ces démagogues effrénés qui affectant une turbulente inquiétude pour vos intérêts vous rempliſſent d'injustes défiances, vous donnent de dangereux conseils pour s'emparer exclusivement de votre confiance, vous cachent sous des dehors populaires leur désirs orgueilleux de vous dominer, & de jouer sous votre nom un rôle important ; aussi dangereux pour vous que les premiers, ils vous entraîneroient dans de fausses mesures, dont ils vous ont déjà rendus victimes par les suites des excès de juillet dernier, & ils mettroient en péril votre heureuse & bienfaisante constitution. Unissez-vous pour le choix de vos administrateurs, de vos notables ; de vos chefs militaires, & balancez par votre union les intrigues & les cabales des adversaires ; ils vous en donnent l'exemple, le danger de la patrie vous autorise à l'imiter pour leur résister. Fixez votre choix, sans égard pour le rang ni l'opulence, sur des hommes droits, sages, fermes & éclairés, sur des hommes attachés par sentiment à la constitution, qui s'imprégneront de son esprit, & vous conduiront sans

détour dans la route qu'elle trace à tous les bons François. Voilà ceux qu'il vous faut toujours, & principalement dans ces moments critiques.

Mais, citoyens, n'espérez aucune tranquillité durable, tant que par une expression légale de votre volonté, vous n'aurez pas fait expulser de vos murs, & des environs de votre ville ce régiment de la Mark, dont les officiers se rendent chaque jour plus suspects par leur ton insolent dans les cafés, contre vous & la nation. Renvoyez incessamment leur général au ministre ennemi qui l'a choisi, & ne consentez pas qu'il reste dans votre voisinage : mais ne perdez pas de vue qu'il faut, en cela, comme en tout procéder régulièrement ; que le moindre tumulte, la moindre insurrection vous priveroit de vos droits, & qu'ils resteront entiers tant que vous resterez fideles à tous devoirs. Le séjour d'un régiment dans votre ville, vous est nécessaire pour les besoins imprévus de l'hiver ; vous livreriez à de justes inquiétudes vos administrateurs si vous n'en reteniez aucun, & ils vous rendroient responsables vous-mêmes des suites que pourroit avoir votre indiscrete demande. Retenez donc les Suisses vos fideles alliés ; ils feront encore mieux vos amis lorsqu'ils seront séparés de cette troupe tout à fait étrangere qui commence à les corrompre. Demandez donc promptement à la municipalité, qui avoit requis son entrée, le renvoi absolu du régiment de la Mark & de son général ; elle ne pourroit sans devenir suspecte le retenir malgré vous, lorsqu'il n'a pas votre confiance. Si cependant elle se refusoit à votre juste demande, recourez aux administrateurs du district & du département ; ils viennent de vous prouver en plusieurs occasions, & tout récemment par leur conduite ferme & impartiale envers l'évêque & le chapitre primatial de Lyon, qu'ils sont vraiment vos amis, les soutiens de la constitu-

tion & les peres de la patrie, dignes de toute votre confiance.

Mais en même temps rétablissez dans toute sa vigueur votre garde nationale; elle est le boulevard de la constitution, & le vôtre particulier contre toute attaque imprévue. Ne souffrez plus qu'aucun citoyen s'exempte du service sans cause légitime bien connue, & faites punir sans aucune exception tous ceux qui y manqueront. Réservez-vous le service des postes les plus importants, & partagez les autres avec vos fideles alliés. Requerez que la cocarde nationale, ce signe respectable du patriotisme François, soit remis en honneur par tous les citoyens dans votre ville, comme il l'est dans toutes les autres du royaume. Enfin, dénoncez hardiment à vos magistrats & à vos concitoyens tous les insolents qui oseront encore calomnier l'auguste Assemblée nationale & la constitution, & poursuivez sans miséricorde leur châtiment; car ils sont les coupables auteurs de l'anarchie qu'ils imputent au peuple, puisqu'ils font tous leurs efforts pour détruire le respect & la confiance que la nation doit à ses législateurs; & sans ce respect, il ne peut y avoir qu'anarchie.

Chers concitoyens! recevez avec indulgence ces réflexions, ces avis & conseils que le patriotisme le plus désintéressé & le désir de votre tranquillité ont dictés à la hâte à un ami de l'humanité; il les a exprimé avec la simplicité du langage de la vérité, pour être entendu de tous. Il a frémi des dangers auxquels il sait avec certitude que vous êtes exposés, & que des circonstances très-singulieres l'ont mis en état de connoître; il se croiroit coupable de vous laisser plus long-temps dans une dangereuse sécurité. Profitez donc, sans perte de temps, de ces avis; si vous les négligez, vous ne tarderez pas à vous en repentir.